

À hue ! et Adia

## **JUSTE UNE PETITE FIÈVRE...**

En mars 2012, je suis entré dans une fièvre étrange et profonde, dont je ne me suis semble-t-il, à l'heure où j'écris ces lignes, soit près de deux ans plus tard, toujours pas guéri. Peu à peu contaminé par la maladie d'artistes auxquels je venais de consacrer un livre (*Les magnifiques*, tentative d'ode aux albatros de la chanson française, Brassens, Trenet, Ferré, Gainsbourg, Reggiani...), je me suis mis à mon tour à écrire des chansons. En rêvant, ajoutant à l'arrogance une touchante insouciance, de les chanter moi-même, moi qui jusque-là avais passé les heures – tarifées ou désintéressées – de ma vie à décliner l'amour de la prose de façon parfois chaotique : dans des gazettes, des cabinets ministériels, des correspondances administratives et quelquefois des romans.

Quelques semaines plus tôt, je m'ouvrais de ce fulgurant désir naissant auprès de trois amis. Accessoirement musiciens, sur lesquels je reviendrai plus bas. Il fallait, tentais-je (maladroitemment) de les convaincre, que je tiens la promesse que je m'étais faite un jour, sans doute dans l'enfance : chanter. Monter sur une scène, fut-elle lilliputienne. Et plonger dans le noir. En cessant de faire mon Luis Mariano pour les seules fin de soirées arrosées entre joyeux patachons. Et en considérant que la peur de passer à l'acte ne pourrait jamais constituer une excuse valable pour me débiter.

Tout un temps, je n'ai envisagé la chanson qu'en terme de reprise. Dans mon set imaginaire, on aurait ainsi entendu *Black trombone*,

de Gainsbourg, *Notre sentier*, de Félix Leclerc, *Si tu cherches ta jeunesse*, de Bernard Dimey ou *Le temps de finir la bouteille*, d'Allain Leprest. J'en entends déjà qui rigolent... et ils n'ont pas tort. Cela aurait été une bien sottise idée. Car si c'est en chantant que l'on devient chanteur, comme le forgeron à force de forger, force est de reconnaître que j'aurais été une éclatante insulte au talent des vrais interprètes.

J'ai renoncé à ce gâchis annoncé. Et le 9 mars 2012, j'ai commis un premier texte de chanson, *Mon père*, suivi bientôt d'un deuxième, un troisième, un quatrième, un cinquième et finalement un sixième dans le même mois.

Une fièvre, donc. Qui n'est jamais vraiment retombée. Mais une fièvre de cheval qu'avec le temps j'ai fini par dompter un tant soi peu.

Entre mars 2012 et fin 2013, de cheval un peu sauvage échappé de l'écurie, je suis devenu une sorte de poule ou de pommier. Chaque mois qui passe, je ponde mes trois œufs. Trois pommes tombent de mon arbre. Trois textes nouveaux me glissent entre les doigts. D'où viennent ces pommes, ces œufs, ces chansons ?

Moi qui ignore qui je suis, j'aurais bien de la peine à répondre à la question. D'autant qu'avec moi, les œufs sont un peu brouillés, et l'autoportrait brouillon. J'ignore qui je suis, donc. Sauf ceci, que j'aime à chanter : quitte à me fâcher avec la terre entière, je crois que je suis fidèle à moi-même. En chantant, je prétends même parfois, quand en moi le sang ne fait qu'un tour, qu'« il n'y a qu'à moi que je resterai fidèle. » Certains jours, c'est ma Légion d'honneur. D'autres, ma malédiction. Je suis mon propre seigneur, mon propre esclave. Gamin solitaire.

Tout petit déjà, m'ont souvent répété mes parents, je gambadais en solitaire. Fuyais en douce la meute familiale. Me cachais dans les chemins de traverse. Il fallait souvent me rechercher, et s'inquiéter que je ne m'éloigne pas trop du groupe. À huit ans, je découvrais, toujours en solitaire,

l'ivresse des petites expéditions en tram ou en bus. Chaque matin, sur le chemin de l'école, je me mêlais à la faune humaine, étranger parmi les hommes, inconnu dans la foule, et bon sang que j'aimais cela. Et chaque soir, de retour de l'école, cela recommençait. J'étais heureux deux fois par jour !

Bientôt, l'écriture, puis les voyages renforcèrent en moi ce goût un peu aristocratique et paysan de l'isolement. Mal à l'aise avec le groupe, mais aussi mal à l'aise avec la solitude complète, je me faisais l'effet d'un jeune renard, en lisière de bois et de civilisation. Un vrai roseau pensant, moitié hédoniste (par le père), moitié mélancolique (par la mère).

Le mois de mars 2012 a fait bouger tout cela. Avec les années, et la sacrée mise en quarantaine (j'ai eu 40 ans le 25 février 2006) de ma vie récente, le goût de la solitude s'est un peu perdu en moi. Peu à peu un autre homme a vu le jour. Un homme qui a vu naître en lui l'envie d'une sorte de partage entre frères. Et c'est ainsi qu'a commencé l'aventure, autant fraternelle que musicale, du groupe *Droit dans le mur*, dont le nom est moins politique (Dieu nous en garde !) que fantaisiste ou existentiel. Façon de clarifier nos ambitions artistiques : pour rappel, dans le mur, on y va tous.

Qu'il me soit permis ici de dire un mot sur les quatre amis qui ont accepté d'entreprendre ce voyage musical en ma compagnie. Amis de longue date. Amis de toujours, devrais-je presque dire. L'un, Vincent Cornet, est guitariste, et me connaît depuis mes dix ans, époque où il a commencé à tourner autour de ma sœur – ce qu'il ne s'est, depuis, pas arrêté de faire. Avec la naissance de *Droit dans le mur*, celui qui grattait sur sa guitare depuis près de quarante ans s'est soudain découvert compositeur. Certaines de ses compositions (*Mes mains, Infidèle, Vous saurez tout de moi*), souvent des ballades raffinées, figurent parmi les très belles chansons de notre répertoire. J'ai croisé deux des autres musiciens, Frédéric Feys et Pascal Vander Hoeden, sur les bancs de l'école bruxelloise que nous fréquentions. Nous avions à l'époque

quatorze, quinze ans, les cheveux plus longs, les pantalons plus courts. Frédéric, contrebassiste, a fait partie de nombreux groupes de rock ou de jazz. Avec *Droit dans le mur*, ce très rabelaisien compère est lui aussi passé à la composition, avec notamment des mélodies festives, baroques, endiablées (*Bébé vampire, J'arrose mes morts, Ton âme*) qui font souvent le bonheur de moments vécus en public. Pascal Vander Hoeden, à la guitare électrique et lui aussi membre de nombreux groupes rocks depuis les années 80, est un sensationnel arrangeur, doublé d'un être exquis. S'il compose encore peu, ses trouvailles mélodiques sur un grand nombre de chansons (*Bats-toi, Maman, Ninotchka*) sont de pures merveilles, qui participent de façon très inspirée à la création de compositions. Enfin, Michèle Keukeleire, violoniste, a rejoint *Droit dans le mur* au début de l'année 2013. Nos familles se connaissent depuis toujours. Que ce soit dans le folk (*Tiennot*) ou le répertoire poétique (*Brise ta porte, Sauvez mes yeux*), Michèle amène une touche bohémienne souvent irrésistible, et d'autant plus salutaire qu'elle fait contrepoids dans le groupe à un quatuor d'hommes. Que ces précieux amis soient ici remerciés, du fond de mon cœur. Vivre avec eux l'aventure de *Droit dans le mur* est l'un des grands cadeaux de ma vie.

Chanter, que ce soit en face d'un public d'amis ou d'inconnus, c'est quelque chose de simultanément physique et de spirituel : une vibration à l'unisson de son propre corps et de ses propres émotions, comme des émotions de ceux qui sont là et qui vous entourent, musiciens et spectateurs.

Il y a de la magie dans la chanson. Tout à coup, en une poignée de vers, en deux ou trois minutes, tout peut se dire. Et parfois tout se dit. Tout à coup, voilà libéré l'indicible. Tout à coup, un être peu enclin aux confessions sort de ses pudeurs, de ses secrets, de ses mensonges, et a des audaces que son cœur ignorait.

Le livre que vous tenez dans vos mains est la petite mosaïque (et bien sûr la petite musique) d'un cœur assez

## JUSTE UNE PETITE FIÈVRE...

secret qui s'est surpris lui-même à s'ouvrir. C'est un peu (beaucoup ?) de ma vie qu'il s'agit. Divisé en sept parties, il parle dans l'ordre de mon univers (*Poupée russe*), des êtres partis ou en partance (*J'arrose mes morts*), du couple et – surtout – de la femme (*Larguez les amours*), du goût de la fantaisie (*Droit dans le mur*), de quelques proches à mon cœur (*Les miens*) et de l'une ou l'autre invitation aux voyages (*Saisons*, *Les vagues*).

Une bonne moitié des textes publiés ici a été mise en musique par *Droit dans le mur*. Certains textes, notamment par leur longueur (*Deux cent vers à la mer*) ne sont pas forcément destinés à une mise en musique. D'autres peuvent le devenir, et pour certains le seront : par *Droit dans le mur* ou par d'autres – la chanson, tout comme sa grande sœur la poésie, est faite pour voyager.

Seuls quatre ou cinq textes du répertoire de *Droit dans le mur* ne figurent pas dans cet ouvrage. Ils sont l'œuvre de Jean-Louis Crousse (*Brise ta porte*, *C'était un mutant*) et de Jacqueline De Geest-Crousse (*Sauvez mes yeux*, *Loin tu fus un enfant*). L'homonymie de ces deux-là n'a rien de hasardeux : Jacqueline et (feu) Jean-Louis sont mes parents. Tous deux gens de plumes. Tous deux confrontés au destin de tous les poètes : on ne les lit pas. Rien de neuf sous le soleil. On ne lit les poètes que morts... quand on les lit encore. Rimbaud, Baudelaire, Aragon font partie des rares poètes qui ont survécu à l'indifférence ou à l'oubli, avec parfois la complicité musicale de chanteurs (Ferré, Ferrat, Gainsbourg, Brassens...) Je caresse le fol espoir qu'on relira un jour certains poèmes de mon père et de ma mère. Et s'il le faut, en les chantant.

Je fais un autre vœu, sans forcément me bercer de trop d'illusions : que ceux pour qui je compte n'attendent pas ma mort pour ouvrir ce petit livre de fièvre. Parce que ce jour-là, la fièvre sera retombée.

NICOLAS CROUSSE